

# Les années aquarelle

Loredana Cabassu



TEXTE SÉLECTIONNÉ  
par le jury

« Au milieu du *chaos*,  
se trouve aussi une *opportunité*. »  
Adage chinois

Non, je ne m'attendais pas du tout à recevoir le prix Nobélia. Surtout après mon accusation de crime contre l'Humanité. Mais le monde est aussi imprévisible qu'une aquarelle. Une simple goutte d'eau peut entraîner des coulures, des auréoles qui sèment le désordre. Par chance, si on sait les intégrer à la composition, cela donne des toiles inattendues, des mondes nouveaux. Voilà comment les choses se sont retournées à ma faveur.

Pourtant, ça avait mal commencé, par mon refus des frontières. De quel droit, me suis-je demandé, les hommes marquent-ils le territoire en le piquant d'un drapeau en soie vagabonde ? Étrange, cette coutume de trancher, déchirer, souiller la peau de la Terre. Là où les géomètres tiraient des lignes, les chefs politiques traçaient la lisière piquante du confort alors que les fugitifs traçaient tout court. Pas de chance ! Ces frontières coupées à l'emporte-pièce tombaient parfois au beau milieu

d'une ville, d'une famille ou même d'un corps désarmé. D'où mon envie de ruer dans les brancards, en me jouant des confins.

Comme première transgression, j'ai choisi de me faufler partout. D'abord sur un navire de croisière éclatant comme un bijou. Aucun des passagers de *Diamond Princess* ne réalisait que c'était un faux diamant. La prouesse humaine accouchant des mastodontes les médusait. De nos jours, vous pouvez encore admirer dans les villes portuaires ces bateaux géants servant de fermes flottantes.

Dans le méli-mélo de frou-frou, paillettes et champagne, personne ne se préoccupait de moi. Tous soucieux de faire leur nœud papillon, d'enfiler la robe arrachée aux mites pour les repas festifs ou le premier concert de leur vie, peut-être le dernier aussi. L'orchestre jouant sur le Titanic, vous vous en souvenez ? Les distractions portaient bien leur nom : elles distrayaient, détournaient, aveuglaient. C'était l'ère du leurre. Le bonheur se mesurait en kilomètres parcourus, en services de luxe, tout comme la beauté se jugeait à la réussite du maquillage et à l'ampleur des coussinets en silicone. Les yeux éblouis perdaient de vue l'essentiel.

La farce jouée, j'ai baissé le rideau. Après que le navire eut jeté l'ancre et les passagers hors d'usage, j'ai continué mon voyage en avion. Par chance, la sécurité dans les aéroports se concentrait sur la dernière gorgée d'eau, un fond de biberon ou la boucle de ceinture. En clandestine, j'ai parcouru tous les pays du monde. Et le monde s'est mobilisé contre moi. Des brigades entières me traquaient, des déguisés sans carnaval espéraient me démasquer, des astronautes sans lune me prenaient avec des gants. Je leur échappais. Un « atchoum » suffisait pour les éloigner. Non, je ne voulais pas me laisser faire avant de finir ma mission. Vous connaissez la désobéissance civile ? Un peu ? Allez, ne prenez pas votre air de sainte-nitouche. Les saintes pleurent

d'excès de perfection sur les murs froids des églises. La désobéissance civile, c'est quand on fait un peu de mal pour beaucoup de bien.

Un petit effort de mémoire vous fera réaliser que vous l'avez pratiquée, dès le ventre maternel. Os mous, pétale de cœur tremblé, vous avez refusé alors de vous déconfiner à la date prévue au bout des neuf mois.

Petite fille, vous avez mis du chocolat sur la robe de la dame empesée assise dans le bus et ça faisait de jolis motifs pour égayer le blanc endive.

Fille à papa, vous avez renversé sa vitrine de petites voitures qui volait son temps et son énergie sans qu'il s'en rende compte.

Écolière, vous refusiez de vous mettre en rang d'oignons parce que la classe n'est pas un potager et que la vie se veut mouvement, initiative.

Jeune femme, vous avez défilé pour vos droits, sans oublier de vous attarder sous les fenêtres du gynéco. Il n'avait pas compris votre demande de culottes fendues pour dames détendues.

Vous voyez ? Tôt ou tard, vous avez désobéi pour un bien. Alors, pourquoi j'ai été jugée, moi ? Parce que j'ai sacrifié quelques personnes ? Qui vous dit que ce n'était pas dans l'ordre des choses ? Il faut bien reconnaître le parfait désordre qui régnait au moment de mon arrivée. Une planète rendue patraque. Un cafouillage de valeurs.

Dans mon pays, ça puait. Il y avait trop de monde, trop de smog, trop de béton, trop d'ambition vénale. Avant, l'homme debout érigeait des maisons à sa mesure. Plus tard, l'homme assis au bureau a fait construire des villes à sa démesure.

Les faiseurs de monde avaient inféodé la Terre. Dans une giclée de virilité, ils avaient érigé des perce-ciel comme des phallus du progrès. Peut-être que les villes auraient été différentes, conçues par des femmes : moins carrées, moins anguleuses, toutes en rondeurs

de seins et de hanches. Peut-être que ça n'aurait pas dérapé et je ne serais pas intervenue. Hélas, je ne supportais plus ces faux-faiseurs, je voulais leur montrer ce qu'ils étaient vraiment : des conquérants en caleçon, des maîtres du monde avec la goutte au nez. Ils ont mis des palmiers à huile à la place des chimpanzés, des barbelés au lieu des mûriers. Ils ont civilisé la nature, ont défloré la face cachée de la Lune, mais ils ont oublié de se laver les mains. Non, je ne veux pas donner de leçons. Je suis plus pragmatique, moi. J'agis dans l'ombre.

Discrètement, je leur ai montré qu'il n'était plus possible de vivre et fabriquer les uns sur les autres dans des Babels embués. Car elle était comme ça, ma ville de naissance : faite d'industries sur le pied de guerre et de main-d'œuvre empilée, disciplinée. Les bouches de métro à l'haleine huileuse grouillaient de bras et de jambes – des bouches à nourrir, jamais muettes. Une fois ressortis, les citadins hors-sol cultivaient leur solitude dans des tours sans vautours. Des défenses en béton les coffraient dans leur fort. Ces prisonniers volontaires peuplaient les entrailles de la ville enceinte. Insupportable ! Alors, j'ai frappé. Mais j'ai laissé le printemps et les champs intacts, comme une invitation.

*Les fraises sont mûres, la terre vous attend. Elle est prête à tout donner, comme une âme sœur, pour autant que vous fassiez votre part, les mains dans l'humus, le dos courbé avec humilité.*

Ils ne l'ont pas compris tout de suite. Pendant des mois, ils ont creusé l'humus pour le nourrir de mes victimes, le regard perdu dans le vague à lames, en se demandant quand leur tour viendrait. Autant dire qu'ils étaient infectés jusqu'aux os. Fontanelle, boîte crânienne y compris. Leur virus avait l'âge de l'Humanité. Symptômes : inflammation de l'instinct de survie, agressivité devant le rayon pâtes et hygiène. Ils avaient peur pour leurs fesses, ils gobaient des rumeurs ennoblies par l'appellation *news*, en oubliant le *fake*. Ils comptaient

les morts défilant en bas de l'écran parmi les variations de la bourse. Le virus mental s'était insinué en eux.

Il a fallu du temps pour leur faire réaliser que la première précaution était de se laver les mains et la seconde, de se débarbouiller le cerveau. Mais je suis contente du résultat. Ils ont pris conscience du poids de leur peur lorsqu'ils ont traîné des sacs de farine dans la cage d'escalier, pour éviter l'ascenseur. Et ils se sont souvenus de la voisine seule quand elle est venue leur offrir, en frappant timidement à la porte, des masques qu'elle avait cousus. C'est ainsi qu'ont commencé les chassés-croisés courtois que vous connaissez à présent. Il n'était plus possible de faire d'omelette sans emprunter des œufs ; ni d'ignorer les murmures d'impuissance de la dame âgée, qui trottinait de mur à mur avec sa canne. Le bonheur de partager le gâteau surpassait la joie de posséder la farine. À l'heure où l'État pédalait dans la semoule, la foule cimentait ses sentiments. Aujourd'hui encore, si le global reste un spectre vague et lointain, les petits gestes, eux, sont bien concrets : ce chemin vers l'autre, le cœur sur la main lavée, les yeux dans les yeux, seule partie visible du visage. À travers le regard, le message passe clair, non parasité par des sourires montrant les canines. Là, dans le cristallin, il y a du ressenti pur. De l'essence-ciel.

Petit à petit, les humains ont commencé à scruter le prochain au lieu du distant. En deçà des écrans, il y avait des personnes. Au cœur des corps, il y avait des âmes. Les mains qui lavaient, lotionnaient, les doigts scannant les produits à la caisse, les dos courbés au-dessus des serpillières sont devenus tout à coup indispensables aux gros nourrissons vulnérables. Les *alma mater* pourvoyeuses de couches et nourriture rendaient la vie des autres plus douce, plus fluide et ces autres le remarquaient enfin.

N'imaginez pas seulement des femmes. Pour avoir connu tous les genres, je peux vous dire que chacun renferme sensibilité et tendresse.

Moi-même, j'ai du mal avec les catégories où l'on enfonce une réalité foisonnante, histoire de l'appivoiser. J'en suis la preuve vivante. Les spécialistes ne pouvaient pas mettre de genre sur mon nom : *LA* ou *LE* ? C'est déstabilisant, je vous l'accorde. Finalement, l'Académie a tranché, en tablant sur mon côté malsain. Féminine, la maladie, ont décrété les Immortels. Ce choix leur donnait l'illusion d'un certain contrôle, mais ça ne changeait rien à ma nature.

Le français, affaire d'hommes, ne se prêtait pas facilement au genre féminin. Les lettrés et les moines l'avaient mis par écrit il y a des siècles, les doigts tremblants dans le froid des monastères, sans doute fatigués après la guerre de Cent Ans et l'épidémie de Peste noire. S'ils avaient demandé l'aide des femmes, le français aurait été, comme les villes, différent. Leurs voyelles commencent d'ailleurs à radoucir les consonnes d'un lourd héritage. Les deux se mêlent en bouche dans une synergie sans domination. Féminin et masculin ne sont pas des forces dissonantes, pas plus que les races et les genres.

Face à moi, vous avez compris que les divisions n'aident pas et que vous êtes toutes et tous faits de la même farine. Ne pouvant plus vous embrasser, vous avez commencé à enlacer les arbres et à vous relier au vivant sous toutes ses formes. Avec subtilité, vous avez inventé les émissions sans invités, les concerts sans fans, les applaudissements sans public. Des liens intenses, affranchis de toute contingence, ramenés au spirituel. Je reconnais votre supériorité.

Ce prix Nobélia, je ne le mérite pas. C'est à vous que j'aimerais le dédier. Moi, j'ai juste agi sur un coup de tête couronné. J'ai maculé de rouge votre aquarelle. Le choc passé, vous avez su l'intégrer dans une nouvelle carte du monde devenue œuvre d'art. Votre force dans un décor changeant, c'est d'accepter que les choses puissent être différentes – et même meilleures qu'imaginées.